

# REVUE DE LA MODE

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro seul, 75 cent.  
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.  
Le n<sup>o</sup>, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.



1. TOILETTE DE BAL. — DESSIN DE GUSTAVE JANET.



5. EMPiÈCEMENT DE CHEMISE AU CROCHET.

SOMMAIRE

GRAVURES : Toilette de bal. — Empiècement de chemise au crochet (2 dessins). — Robe de fillette. — Pardessus de fillette. — Paletot de petite fille. — Coussin en appliques de drap. — Dessin en appliques pour assemblage. — Application de cachemire sur satin. — Chaise. — Quatre costumes de fillettes. — Trois costumes de pou-

piés. — Toilette en faille noire. — SUPPLÉMENT : Planche de modes colorées.

EXPLICATION DES GRAVURES

1. Toilette de bal en faille bleue recouverte de gaze de soie blanche, très-claire et très-brillante, nommée gaze diamantée. Le devant de la jupe est orné de trois plissés de gaze séparés d'une tête plissée également par un liséré bleu; ces trois plissés sont répétés deux fois et posés en rond pour former le tablier; ce dernier s'attache à la tunique du côté gauche par un nœud de faille bleue à grand pan, fixé par une rose thé avec feuillage; une seconde rose fixe sur la tunique le même ruban de



3. PALETOT POUR FILLETTE.

faille bleue qui se perd dans les plis. La tunique, en gaze très-longue et suivant la traîne de la jupe unie en faille bleue, est ornée dans le bas d'un haut plissé de gaze. Le corsage décolleté, en faille bleue, est à basques s'évasant par devant et remontant par derrière pour laisser bouffer les plis de gaze. La basque est or-

née d'un bouillonné de gaze, et le tour du corsage a pour garniture, formant berthe ronde, trois petits plissés de gaze. Le liséré bleu suit le décolleté et sert de pied à un petit plissé remontant sur les épaules; rose thé à chaque épaule et rose thé dans les cheveux.

2. Robe de fillette en cachemire beige — Le jupon est uni; le corsage, décolleté en carré, est orné tout autour d'un galon tressé en laine, assorti de nuance; de chaque côté de la basque se trouve une poche amovible. — Modèle de l'Enfant-Jésus, 6, rue Vivienne.



2. ROBE DE FILLETTE.

3. Paletot complétant le costume n° 2 pour fillette, en cachemire beige et même galon tressé; par devant aux poches, aux manches et sur les coutures des petits côtés du dos, ornement de galon et de boutons de nacre.

4. Paletot de petite fille de trois à sept ans en drap blanc, garni d'une frange en fourrure blanche et orné de brandebourgs de soie blanche. — Modèle de l'Enfant-Jésus.

5-6. Empiècement de chemise au crochet. — Modèle de la maison du Sphinx, 55, avenue de l'Opéra. — Bien de plus solide, et en même temps de plus confortable qu'un empiècement de chemise exécuté d'après ce modèle créé spécialement pour les abonnées de la *Revue de la Mode*. Il coûte 11 francs, tout terminé, à la maison du Sphinx.

On emploie du fil d'Alsace en petites pelotes, marque D. M. C. n° 50. On taille l'empieusement sur la taille de la personne à laquelle il est destiné. On dispose les étoiles, comme sur notre modèle, en augmentant ou diminuant le nombre, suivant la taille du patron.

Les étoiles se font les unes après les autres; on les relie entre elles dans le courant du travail à la place des picots; lorsque l'on en est au rang où ils s'exécutent, on fait la moitié de l'un, puis on prend à cheval dans le picot de l'étoile précédente, et cela deux fois, en laissant, comme vous pouvez vous en rendre compte, deux picots d'intervalle.

Aux endroits qui tournent, comme au montant de l'épaule, le point de ralliement change de place, et se fait sur le côté.

Lorsque, comme aux manches et à l'empieusement, un second et même un troisième rang d'étoiles suivent le premier, ils se raccordent aussi



4. PALETOT DE PETITE FILLE.

dans les picots du bas des premières étoiles. Lorsque toutes les étoiles sont attachées les unes aux autres, il faut faire tout autour le rang de galerie, composé de brides séparées par deux mailles chaînettes; en lançant la chaînette sur laquelle s'appuie cette galerie, on lance les croisillons qui vont se rallier aux deux étoiles, et les maintenant à la place qui leur est indiquée; ces croisillons n'empêchent pas le rang de chaînettes de prendre pied, de temps en temps, sur les picots supérieurs ou inférieurs, suivant la place des étoiles. Avec nos dessins 5 et 6, qui sont d'une ponctualité parfaite, il est impossible de ne pas arriver à un résultat satisfaisant.

6. DÉTAIL DU TRAVAIL AU CROCHET POUR L'EMPIÈCEMENT DE CHEMISE.

Dans le rang clair qui se trouve entre les deux galeries, et que l'on peut appeler trou-trou, on doit passer un velours n° 1 ou un petit ruban de taffetas ou de satin de même largeur.

Le montage est fort bien indiqué par notre dessin d'ensemble n° 5, qui indique clairement la place que doit occuper la toile ou la baliste.

Il nous reste à indiquer, pour la partie du plastron, les petites roues à huit branches qui se trouvent entre chaque étoile; elles se font après coup et lorsque les étoiles sont à leurs places et déjà retenues dans leurs quatre parties extrêmes à l'aide de picots.

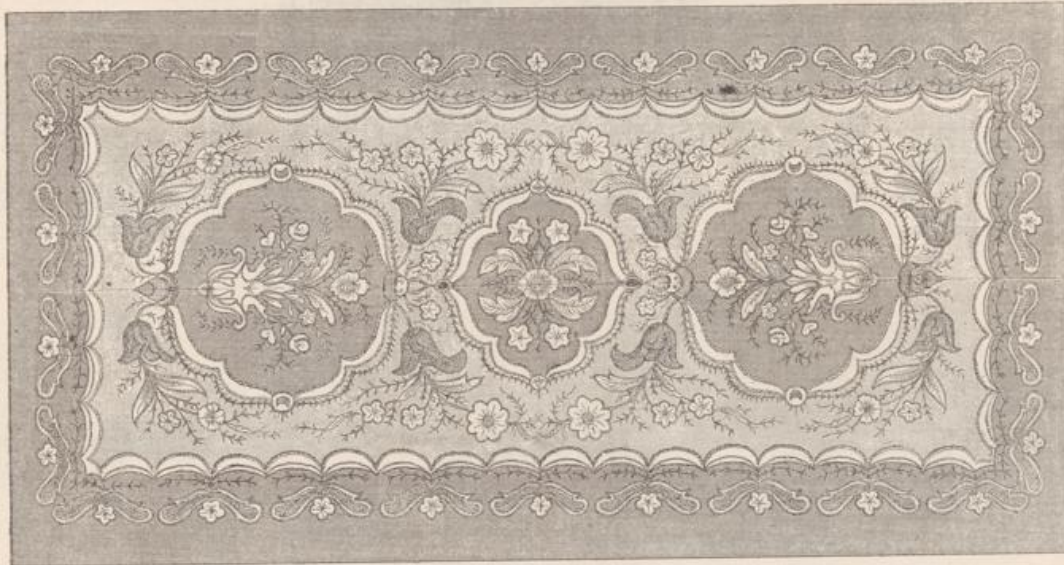
Voilà comment s'exécute chaque étoile: on forme au centre un petit anneau de 8 chaînettes; sur cet anneau on appoie les 3 brides, qui, espacées de 3 chaînettes alternées de picots, forment le premier cercle de l'étoile. Au rang supérieur, 8 brides viennent prendre pied sur les 8 premières; mais elles sont espacées par 5 mailles chaînettes; sur ces chaînettes, en les prenant à cheval, on forme le feston extérieur, lequel est couponné de picots.



7. COUSSIN EN APPLIQUES DE DRAP SUR SATIN.

Milly. — Ce dessin, que l'on utilisera pour coussins, tabourets, chaises, etc., reproduit, en grandeur réduite, une application de vieux cachemire sur fond de satin. On agrémenté ces applications de points laérés dans les milieux, ce qui augmente la vivacité des tons du cachemire.

10. Chaise en application de cachemire sur satin. — Modèle de M<sup>me</sup> de Milly. — Le travail de cette chaise, d'une haute nouveauté et d'une facilité extrême, consiste en application d'arabesques et de dessins variés découpés dans de vieux objets de cachemire démodés. Ces découpages sont appliqués, dans notre modèle, sur un fond de satin noir. On découpe des palmes, des fleurs ou des motifs de tous genres dans de vieux châles; on les bâtit sur le satin à l'aide de quelques points perdus, puis on en brode les bords extérieurs à l'aide de points lancés exécutés en soie d'Alger défilée, de toutes les nuances connues. La garniture répond à l'originalité de l'ensemble; elle se compose de galons et de franges de bourrelier.



8. DESSIN EN APPLIQUES POUR AMEUBLEMENT: CHAISES, COUSSINS, ETC.

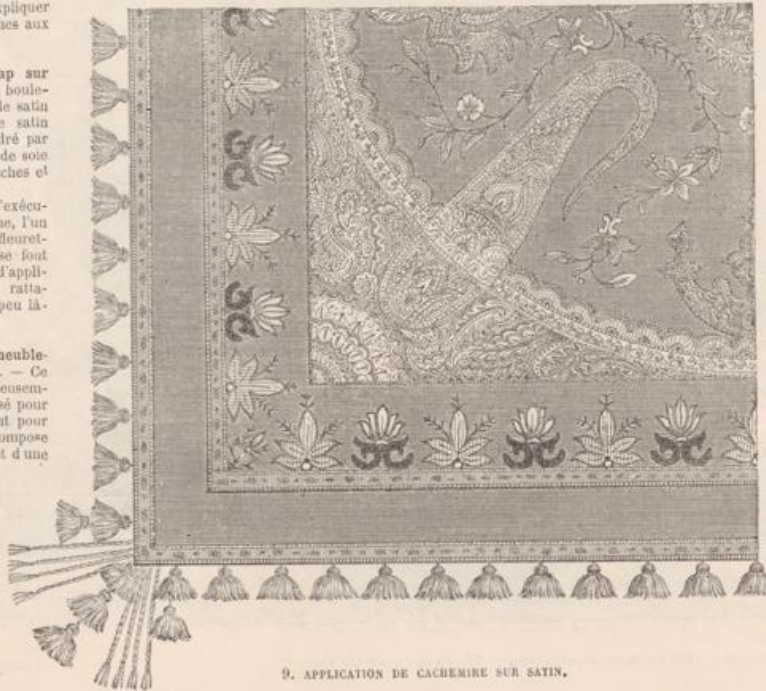
composés de chaînettes ou mailles en l'air, qui servent, comme je viens de l'expliquer plus haut, à relier les étoiles les unes aux autres.

7. Coussin en appliques de drap sur satin. — Modèle de M<sup>me</sup> de Milly, boulevard des Batignolles. — Sur un fond de satin bleu de roi se fait une applique de satin rouge formant feston arrondi, encadré par un velours étroit ou une soutache de soie noire, puis rehaussé de broderies blanches et vertes, alternées.

Les quadrillés formant grillages s'exécutent en câblé de deux tons de jaune, l'un très-clair et l'autre très-foncé. Les fleurettes qui en complètent l'ensemble se font après coup et s'obtiennent à l'aide d'appliques de drap de nuances variées, rattachées par des points de feston un peu lâches.

8. Dessin en appliques pour ameublement. — Modèle de M<sup>me</sup> de Milly. — Ce dessin, donné en grand-ur réduite, l'ensemble d'un travail qui pourra être utilisé pour la chaise longue n° 10. Le motif se compose de médaillons sur fond satin bleu et d'une bordure extérieure en satin jaune; sur ces médaillons, d'autres appliques de soie ou de velours, formant les fleurs et les arabesques; le tout est retenu par des points de feston berlinois ou feston lâche; à même le satin, nous trouvons aussi des points d'épines, simples et doubles, des cordonnets doubles et des points russes, pour exécuter les scènes.

9. Application de cachemire sur satin. — Modèle de M<sup>me</sup> de



9. APPLICATION DE CACHEMIRE SUR SATIN.

11. Costume de petite fille de huit ans, en mohair gris avec biais de taffetas, mais plus foncé; les petits côtés du dos se prolongent en deux grandes poses retombant par derrière; le milieu du dos forme basque position. Le costume est orné de biais de faille gris foncé et posés comme l'indique le dessin. Chapeau de paille noire, avec écharpe en foulard bleu et noir, et bouquet de roses sur le côté.

12. Costume de petite fille de sept ans, en cachemire beige. — Le jupon est plissé à plis couchés; sur ce jupon se trouve, par derrière, un léger pouf qui s'arrête aux hanches. Corsage plat et montant formant par devant deux pointes s'écartant l'une de l'autre; un biais de faille noire coupe le costume par devant du haut en bas; une rangée de boutons orne ce biais; biais de faille aux basques; col de faille carré; patte de faille sur les manches. Chapeau de paille noire avec torsade et nœud de gaze grise.

13. Costume de fillette de six ans en mohair écru, composé d'un jupon orné d'un volant plissé dans le bas; seconde jupe relevée sur les hanches, ornée aussi d'un petit volant. Paleot de drap marron retombant sur un plissé qui forme seconde basque en dessous. Nous conseillons de supprimer ce plissé, qui est un accessoire inutile et peu seyant.

Chapeau en paille marron forme matelot, orné de rubans marron et de plumes naturelles.

44. Costume de petite fille de dix ans, en popeline grise. Jupou orné d'un petit volant. Tunique portant deux pans d'habit par derrière et basques rondes par devant, encadrée de trois lisérés et d'un effilé tout autour. Le corsage-habit retombe sur une sorte de grand gilet bleu, qui paraît derrière entre les-deux pans, et devant sous la basque qui s'écarte; des nœuds bleus ornent l'ouverture de ce gilet par derrière. Fichu en soie bleue, posé à plat sur le corsage, et encadré d'effilés. Chapeau de feutre gris avec torsade et nœud de faille bleue.

45. 47. Trois poupées, dont deux en toilette de ville et l'autre en jupon et en corsage de dessous. Première toilette, en popeline gris clair ornée de biais gris plus foncé. Petit paletot de drap gris avec biais plus foncé.

Deuxième costume, en foulard bleu. Jupou garni par devant de trois bandes posées en quille et encadrées d'une broderie, par derrière de volants remontant jusqu'à la ceinture. Tunique en foulard rayé bleu et blanc, ouverte devant et entourée d'un volant en biais.

48. Toilette élégante en faille noire. — Le devant de la jupe est entièrement collé et forme six larges bouillonnés, séparés entre eux par trois fronces. Dans le bas, se trouve un volant monté à gros plis creux. Le milieu du devant est coupé par une garniture de faille, large de 25 à 30 centimètres, encadrée d'un petit plissé, et se retournant sur elle-même de distance en distance, en formant un étranglement très-marqué; la même garniture se répète en quille de chaque côté de la partie de la jupe qui est bouillonnée. Les lés de derrière sont unis et ornés dans le bas d'un volant monté à plis creux, et d'une autre fronce à tête et se terminant par un



40. CHAISE EN APPLICATION DE CACHEMIRE SUR SATIN.

plissé. Corsage à pointes devant et derrière, orné d'un revers de faille qu'entoure une blonde perlée. Manches à coude, terminées par un plissé, que retient trois biais de faille. — Modèle de la maison Kingsbury, 7, rue Scribe.

#### DESCRIPTION DE LA GRAVURE COLORIÉE

*Toilette de visite.* — Jupe de foulard bleu marine. Tunique et casaque en cachemire des Indes de couleur écru, zébrées de bandes rapportées, en foulard bleu.

Le jupon est divisé en deux parties: celle de derrière, qui forme légèrement la traîne, est ornée d'un haut volant découpé en larges dents de roses; ce volant est relevé d'un plissé attaché par une piqure aux deux tiers de sa hauteur; sur la partie du devant, le jupon a deux garnitures festonnées et relevées par une garniture plissée; une seconde garniture, dont nous voyons apparaître les extrémités en dessous du tablier de la tunique, est placée à moitié de la hauteur totale. Casaque à longues basques arrondies, se prolongeant en gilet Louis XV. Tunique encadrée d'une garniture ruchée à la vieille; les revers du corsage et des manches, et les larges poches sont également en foulard. La tunique se rattache par derrière à l'aide d'un large nœud de foulard bleu dont les pans se drapent sur la traîne de la jupe. Chapeau de feutre gris gilette; écharpe de foulard bleu enroulée autour de la calotte; panache de plumes blanches avec aile d'oiseau bleu.

*Toilette de réception.* — Robe de popeline d'Irlande gris de fer, avec ornements de velours noir. Jupe unie, bien arrondie, dont les plis, par derrière, sont montés en gros tuyaux d'orgues. Longue tunique formant tablier sur le devant, se



11. FILLETTE DE HUIT ANS. 12. FILLETTE DE SEPT ANS. 13. FILLETTE DE SIX ANS.

14. FILLETTE DE DIX ANS.

15. POUPÉE.

16. POUPÉE.

17. POUPÉE.

41  
les  
au-  
les  
ant  
un  
ue  
  
ry.  
des  
in-  
osé  
ess  
tre  
de  
tu  
ni-  
me  
lo  
m-  
m-  
  
oc  
es  
on  
de  
m-  
tre  
es  
es.  
er  
cc-  
de  
a-  
on  
ait  
ait  
ins  
da  
te.  
nt  
ur  
se  
ins  
he  
la  
ne  
sis  
oc  
  
ve  
sas  
g-  
ne  
En  
irs  
sa  
er  
s;  
un  
te  
rir  
le-  
n-  
  
ée  
ne  
de  
ait  
à  
r-  
ne  
  
L-  
rs  
ait  
ca  
se  
it-  
nt  
n-  
  
se  
n-  
à-  
et  
i-  
a-  
es  
ds  
ce  
m  
re  
m  
ur



1874

*Made in France - Imp. à Paris.*

N°147

# REVUE DE LA MODE

## *Gazette de la Famille*

13. Quai Voltaire à Paris

*Coiffes de M<sup>l</sup>e. Anna Simon, 10, r. de Chabanais.*

*Gants de la Parfumerie Ninon, 31, r. du quatre Septembre.*

Cha  
rub

4  
pop  
Tui  
et  
lisé  
hab  
qui  
sou  
orn  
en  
enc  
tors

4  
de  
des  
orn  
dra  
D  
gar  
quill  
de  
que  
van

4  
dev  
fort  
par  
lant  
van  
de  
et s  
tan  
la  
que  
lon  
da  
d'u

rattach  
lours  
Cett  
sur les  
tés d'  
corsag  
jupe;  
du co  
tuyau  
deux  
les q

M  
rieus  
quel  
peine  
voye  
ces s  
la m  
lettre  
sées  
El  
d'ex  
jour  
ter,  
'oute  
l'exp

Q  
part  
ava  
télé  
cou  
n'a  
dep  
lou  
mo  
poi  
par  
lou  
cor  
leu

dis  
vo  
m  
dr  
de  
or  
rés  
dé  
cie  
ce  
co  
ét  
co  
le  
si  
de  
av

m  
ri  
d  
p  
v  
tu  
c  
p  
tu  
e  
f  
u  
e  
a  
d  
e  
d  
h

rattachant par derrière à l'aide d'une large ceinture de velours noir.

Cette tunique est traversée par des quilles de velours noir sur lesquelles s'étagent une pyramide de petits volants tuyautés d'un très-joli effet et d'une entière nouveauté. Sur le corsage, bretelles de velours assorties aux quilles de la jupe; les basques sont tuyautées régulièrement, et les plis du corsage, voilés par les velours, semblent former ces tuyaux. La manche, coudée, est terminée en sabot par deux volants tuyautés, pareils aux garnitures qui recouvrent les quilles. — Modèle de M<sup>me</sup> Irma Simon.

E. DOUGY.

## A NOS LECTRICES

M<sup>me</sup> de Saverny, très-sérieusement indisposée depuis quelque temps, se voit avec peine dans l'impossibilité d'envoyer aujourd'hui à nos lectrices sa causerie habituelle sur la mode, et de répondre aux lettres qui lui ont été adressées cette semaine.

Elle prie ses correspondantes d'excuser le retard de quelques jours qu'elles auront à supporter, et leur envoie, ainsi qu'à toutes les abonnées de la *Revue*, l'expression de ses vifs regrets.

## LINDA

XXV (suite)

Quelques jours avant son départ pour l'Inde, Frank Heutley avait été mandé par dépêche télégraphique auprès de sa cousine lady Ansdale, qu'il n'avait point revue, on le sait, depuis la terrible scène de jalousie qui avait failli amener sa mort. Seulement, ne voulant point laisser à sa vindicative parente un remords trop douloureux, il lui avait fait savoir comment il avait été miraculeusement sauvé.

La dépêche qui l'appela dit : « Ne me refusez pas votre secours dans un terrible malheur. »

Lady Ansdale venait de perdre son fils, l'unique espoir de sa vie, la seule joie de son orgueil. Elle avait été atterrée sous ce coup, qu'elle considérait comme une punition du ciel. Ainsi rappelée à la justice, elle avait fait mander son cousin pour lui dire qu'elle était prête à reconnaître Linda comme la fille de lord Ansdale, et que, repentante et résignée, elle n'avait plus qu'un désir, celui de la voir unie avec lui.

En apprenant de Frank comment l'orpheline venait de périr misérablement, lady Ansdale se sentit comme accablée par un dernier coup de la vengeance céleste; elle écouta jusqu'au bout le récit de son cousin sans prononcer une parole. Atterrée par la mort de son fils, elle avait entrevu comme une suprême consolation l'acte de réparation et de justice qu'elle se proposait, et voilà qu'il lui était refusé! Elle se crut désormais abandonnée de Dieu, et, par une de ces exagérations de la douleur, voisines de la folie, elle se condamna au silence. Elle n'échangea pas un mot avec Frank, depuis ce moment; elle ne lui dit pas un mot d'adieu, à son départ; ses larmes seules parlèrent pour elle.

Maintenant que le lecteur est au courant de la situation des principaux personnages que nous avons été obligé d'abandonner, revenons à notre héroïne.

XXVI

L'acte de vigueur de Linda envers son indomptable élève avait assurément fait une vive impression sur cette nature si prématurément vicieuse, mais il ne pouvait l'avoir corrigée. Aussi notre courageuse institutrice se tint-elle prête à d'autres luttes. Elle les acceptait avec la nature généreuse que nous lui connaissons pour rester auprès des deux petites filles dont elle se sentait la seule protectrice. La petite aveugle, surtout, lui inspirait une pitié profonde. Elle avait attentivement examiné ses yeux, et il lui avait paru que le mal n'était pas encore irrémédiable; ce que lui avaient dit les enfants lui faisait supposer que les soins sur-

acariâtre et despotique, ne put refuser à l'institutrice les moyens qu'elle lui demanda; et, tout en haussant les épaules, tout en critiquant à tout propos ce qu'elle appelait les inventions de M. Denfield, dont Linda avait su un instant éveiller l'énergie, cette marâtre n'osa point se donner un rôle odieux en s'opposant ouvertement à une tentative que les médecins paraissaient approuver.

Ce fut ainsi que Linda s'empara du sceptre de la nursery. Mais plus elle était adorée de ses élèves, nous parions des jeunes filles, car le petit Percy, tout en subissant son influence et en la craignant, ne paraissait pas encore disposé à l'aimer, plus elle accumulait sur elle la haine de mistress Denfield. En attendant, c'était sur son mari que l'acariâtre mégère se vengeait de la retenue qu'elle était obligée de s'imposer vis-à-vis de l'institutrice. Il n'était sorti d'humiliations que le pauvre homme ne reçut de sa femme, qui le traînait à sa suite dans le monde comme un esclave tremblant.

Le sort de Linda aurait donc été des plus tristes entre ces deux époux, sans l'affection que lui témoignait l'oncle de M. Denfield. En sa qualité d'oncle à héritage, le vieux compagnon de voyage de notre héroïne jouissait chez mistress Denfield d'immunités spéciales. Il en profita pour témoigner à l'orpheline toute son affectueuse sympathie. Sans connaître la cause de la cécité de la petite Pervenche, sans avoir par suite de quel abandon l'infirmité de l'enfant s'était développée, le vieillard avait été vivement touché des soins tout à fait maternels que Linda prodiguait à sa petite favorite.

L'affection de cet excellent homme était donc pour le cœur aimant de Linda une précieuse consolation et la soutenait dans l'accomplissement de la tâche qu'elle s'était imposée; elle la garantissait aussi, dans une certaine mesure, des mauvais traitements de sa despotique maîtresse.

Cependant, la vindicative mistress Denfield n'était pas femme à rester soumise longtemps à une obligation, même imposée par son intérêt. En voyant l'influence toujours croissante de Linda dans sa maison, elle sentait bouillonner en elle de sourdes colères; mais elle cherchait en vain un prétexte pour chasser cette institutrice qui se faisait chérir de tout le monde et dont le dévouement à la petite Pervenche était admirable.

Linda, en effet, s'était vouée à la guérison de la jeune aveugle, et, après un an de soins les plus assidus, elle était parvenue à rendre la vue à cette enfant, qui, avant son arrivée, était condamnée à ne plus voir le jour.

L'institutrice était donc inattaquable du côté des devoirs de sa profession; elle avait pour les enfants confiés à ses soins le dévouement d'une mère; quels reproches pouvait-on lui adresser? Comment trouver un motif pour la renvoyer?

18 TOILETTE EN FAÛLE NOIRE. — DESSIN DE GUSTAVE JANET.



tout avaient manqué à la guérison. Elle appela sur ce sujet l'attention de M. Denfield, et lui demanda, ce qu'elle obtint facilement, de soumettre son élève à de nouvelles visites. Les médecins appelés réalisèrent les espérances et les prévisions de Linda, en disant que c'était surtout le régime et les soins minutieux qui avaient manqué à l'enfant, et ils émettent l'opinion qu'il était possible encore de rendre la vue à la pauvre petite aveugle, si leurs prescriptions étaient suivies avec ponctualité.

Ce que n'avaient pu faire les institutrices qui s'étaient succédé jusqu'alors auprès des enfants, parce que toutes elles avaient été rebutées par les mauvais traitements de mistress Denfield, Linda, avec son héroïque charité, résolut de l'entreprendre. Mistress Denfield, malgré son caractère

La haine inspira mistress Denfield; tout d'un coup elle se sentit jalouse. Elle, qui ne s'était jamais occupée des enfants de M. Denfield, et qui les avait jusqu'alors tenus relégués dans la nursery, elle voulut les voir chaque jour et s'occuper d'eux sans cesse. Naturellement, ces enfants, habitués jusque-là à craindre leur belle-mère, ne reçurent qu'avec une certaine appréhension ses caresses et ses prévenances si inouïes. En présence de leur belle-mère, elles se sentaient mal à l'aise et portaient sans cesse des regards inquiets vers l'institutrice, qui seule avait leur confiance et leur affection. Alors, mistress Denfield s'emportait en violentes sorties contre Linda, qu'elle accusait d'appréhender aux enfants à la crainte; puis c'étaient des plaintes au placide M. Denfield, qui se trouvait tout étonné d'être pour

la première fois pris pour juge. Mais ce fut bien pis encore quand le pauvre homme entendit sa femme lui reprocher ses attentions pour l'institutrice, quand il crut, à sa grande stupefaction, comprendre que sa femme était jalouse de lui.

— Oui, monsieur, lui dit un jour son aimable épouse, oui, je vous le dis, cette petite vipère ne s'est pas contentée de me voler le cœur de nos enfants (c'était la première fois qu'elle employait ce pronom collectif), de m'aliéner l'affection de mon adorable Percy, qui semble en vérité s'humilier devant elle, elle veut encore s'emparer de vous, vous détacher de moi. Je veux bien croire que vous n'avez rien vu jusqu'à présent de son infernal manège; mais je n'ai point votre naïveté, moi, et je ne me laisserai pas détrôner par une intrigante.

En vain M. Denfield, abasourdi par l'importance qu'il se voyait ainsi accordée, osa-t-il protester au nom de tout son amour dont on paraissait faire cas pour la première fois; en vain essaya-t-il de faire comprendre à sa fière épouse toute l'humilité du rôle de l'institutrice, mistress Denfield fut intraitable; elle exigea le renvoi de Linda, qui était devenue pour elle une ennemie mortelle.

Cette scène avait lieu devant le petit Percy, qu'on n'avait pas l'habitude de déranger pour si peu.

— Percy, ring the bell, commanda l'implacable femme, voulant faire appeler sur le champ l'institutrice, afin de ne pas retarder son exécution.

— Ring it yourself, répondit le respectueux bambin.  
— Comment! monsieur, est-ce ainsi que vous obéissez à votre mère?

— Et vous, pourquoi êtes-vous si entêtée avec papa? Vous voyez bien qu'il veut garder miss Linda; et moi aussi, je ne veux pas qu'elle s'en aille.

— Par exemple! exclama mistress Denfield exaspérée. Voilà qui est trop fort! et pourquoi tenez-vous tant à cette personne? parce qu'elle vous flatte sans doute...

— Pas le moins du monde; elle ne m'a jamais dit une chose agréable, mais tout ce qu'elle dit est juste, et c'est ce qui fait que je l'aime plus que personne, et puis c'est elle qui est cause que Pervenche voit clair maintenant; vous l'auriez laissé aveugle, vous.

Cette parole, si cruelle dans la bouche du fils qu'elle chérissait si follement, sonna aux oreilles de la malheureuse épouse comme un jugement de Dieu même.

La colère, l'humiliation et le remords, agissant à la fois et subitement sur son âme ardente, lui portèrent un coup terrible. Le visage de mistress Denfield s'empourpra violemment; elle ouvrit des yeux démesurés, étendit les bras en avant, comme une personne qui se sent entraînée dans un tourbillon et tomba de toute sa hauteur sur le plancher.

La malheureuse femme venait d'être atteinte d'une attaque d'apoplexie foudroyante, occasionnée par la violence de sa colère. Quand le médecin arriva, elle était morte... victime de sa passion désordonnée. Et c'était ce fils, objet de ses préférences égoïstes, qui avait été l'instrument inconscient de la vengeance céleste.

La mort des méchants entraîne peu de regrets. Mistress Denfield ne fut donc pas amèrement pleurée; cependant son débotaire époux eut des larmes pour elle, et la généreuse Linda adressa ses prières au ciel en sa faveur.

Ce tragique événement fit sur le jeune Percy une profonde impression et amena un changement complet dans ce caractère indomptable que les sages remontrances de Linda avaient entamé déjà.

A partir de ce moment, toute cette famille, qui semblait avoir perdu son chef, se groupa autour de Linda, M. Denfield le premier. L'institutrice devint, de fait, la maîtresse de la maison, comme elle était depuis longtemps déjà, par ses soins et son dévouement, la mère des enfants. Les petites filles l'appelaient petite mama; bientôt le fougueux Percy en fit autant. M. Denfield ne pouvait croire au calme et à la tranquillité qui l'entouraient. N'ayant point l'habitude de commander, il ne donnait jamais d'ordre, et se trouvait toujours pris au dépourvu quand Linda venait lui en demander.

Dans ce cas, il était tout heureux de pouvoir dire à l'institutrice, d'un air convaincu: « Vous savez bien, miss Linda, que je vous ai délégué tous mes pouvoirs. »

Si l'excellent homme avait pu vaincre sa timidité, s'il eût osé dire à la petite mama de ses enfants: Soyez leur mère désormais en me prenant pour époux! certes, il eût été bien heureux de mettre aux pieds de Linda, pour toujours, le sceptre qu'il lui abandonnait par délégation. Mais M. Denfield était la timidité même quand il s'agissait d'un acte en dehors de son commerce. A son comptoir seulement, il était un homme, et, on peut le dire, c'était un des premiers négociants de Madras. Mais quand il ne pouvait plus invoquer la puissance brutale des chiffres, quand il ne s'agissait plus d'une discussion commerciale, cet homme devenait un enfant.

Linda, souveraine maîtresse dans la maison de M. Denfield, jouissant en paix de l'affection de tous, qu'elle avait gagnée par sa droiture et son dévouement, n'ayant qu'à le vouloir pour devenir la femme d'un homme riche et considéré, pouvait donc être heureuse enfin.

Elle l'aurait été assurément, car c'était une nature calme et pratique, à laquelle une rude expérience avait appris la

valeur des choses en ce monde; elle l'aurait été, disons-nous, si le bonheur matériel pouvait suffire ici-bas. Mais il n'est point de vrai bonheur sans les satisfactions du cœur, et dans le cœur de notre héroïne il y avait un triple souvenir de deuil et de regrets.

Souvent elle voyait passer sous ses yeux les images de ceux qu'elle avait aimés et dont une fatalité cruelle l'avait toujours séparée si violemment. Tantôt c'était lady Ansdale, d'abord si bonne, puis si cruelle; c'était le petit Gérard, dont elle avait conquis l'amour enfantin, et qu'elle s'était vue avec tant de chagrin obligée de quitter; puis c'étaient ses vieilles amies: mistress Brown, mistress Morgan; qu'étaient-elles devenues? Et Lady Claire, cette ravissante créature qu'elle avait tant aimée, qui l'avait aimée avec la fougue de sa jeunesse passionnée; et Frank, l'objet des premiers battements de son cœur... Était-elle donc la cause de leur mort à tous deux? Avait-elle été coupable?

Elle se prenait alors à apprécier la conduite de M. Heutley vis-à-vis d'elle dans les situations délicates où il s'était trouvé. Et en étudiant ainsi par le souvenir les actes et la conduite du cousin de lady Ansdale, en songeant à cette indécision et à cette versatilité dont il avait donné tant de preuves et qui avaient eu par deux fois de si tristes conséquences, elle sentait s'éteindre en elle cet amour de jeune fille, ce sentiment spontané du cœur s'ouvrant à la vie, dont M. Heutley avait été l'objet.

Puis la figure sérieuse et calme de lord Erwin lui apparaissait, respirant la sagesse et la bonté, inspirant la confiance et l'affection.

Que pouvait-il penser d'elle, ce noble gentilhomme? Pourquoi avait-elle persisté à ne lui pas faire connaître son sort? n'avait-elle pas été ingrate et cruelle? Évidemment les raisons qu'elle s'était données pour rester oubliée de ceux qui lui avaient témoigné tant d'intérêt étaient mauvaises et dictées par la faiblesse. Pourquoi donc, en effet, laisser ignorer à Frank et à Claire qu'elle avait été sauvée, pourquoi leur laisser un souvenir cruel, presque un remords, et à lord Erwin un cruel chagrin? Elle avait craint que Frank ne pût l'oublier et faire le bonheur de Claire; mais n'était-il pas plus digne et plus généreux de se sacrifier et de dire à celui qu'aimait son amie: « Je ne vous épouserai jamais? » Ne pouvait-elle pas préjuger, par la conduite passée de M. Heutley, que, se voyant ainsi dégagé de tout scrupule, il eût bien vite oublié la pauvre institutrice, éventuellement héritière de lady Ansdale, pour la riche et ravissante comtesse Claire?

Évidemment, c'est ainsi qu'elle aurait dû penser, qu'elle aurait pensé, si elle n'avait été retenue par un sentiment égoïste, qu'elle se cachait à elle-même alors, et dont elle se rendait compte aujourd'hui que son amour pour M. Heutley s'éteignait en son cœur.

Du jour où sa conviction fut ainsi arrêtée, notre héroïne prit la résolution d'écrire en Angleterre, et de faire savoir à mistress Morgan ce qu'elle était devenue.

ISABELLE ALLIN.

(La suite au prochain numéro.)

Par les soins apportés à ses gravures et à sa rédaction, confiées aux sommités de l'art et de la littérature, la *Mosaïque* est une publication hors ligne; elle paraît chaque semaine en livraison. Son prix, basé sur un grand tirage, est des plus modiques, 7 francs par an pour Paris, et 8 fr. 50 pour les départements.

On adresse, gratuitement et franco, des numéros spécimens de la *Mosaïque* aux personnes qui en font la demande, 11, quai Voltaire, à Paris.

Nous la recommandons à nos lecteurs, qui pourront en juger avec les spécimens qui leur sont offerts.

## SOUVENIRS D'UNE MONTAGNARDE

MONT-GILBERT

Dans certaines parties de notre chère France, sur chaque pie élevé, l'on voit encore des ruines féodales; sur d'autres points, des ruines se voient aussi, mais principalement dans le milieu des plaines où se trouve un mamelon. Beaucoup de ces ruines, des plus haut perchées, comme des moins hautes situées, datent des mêmes époques. Leur position différente vient tout simplement du caprice de ceux qui ont édifié ces manoirs. Dans l'espèce, caprice signifie utilité relative aux besoins de chaque fondateur, ou exigence de plus ou moins de sécurité nécessaire aux seigneurs de ces vieilles demeures.

Ceux habitant des aires d'aigle étaient des barons guerroyeurs, allant au loin chercher des aventures, ayant besoin d'emmener avec eux la plus grande partie de leurs hommes d'armes, ce qu'ils pouvaient faire sans danger, puisque quelques hommes suffisaient pour garder le rocher.

Les autres, ceux des basses terres, ou, pour mieux dire,

les barons de proie, ayant placé leurs burgs sur les monticules qui se trouvent dans les plaines, étaient uniquement guetteurs, pillards et détresseurs. Les uns et les autres étaient qualifiables, ainsi que les Burgraves auxquels Barberousse dit :

Eux étaient des bandits, vous êtes des voleurs.

Ces derniers, si durement souffetés par Barberousse, toujours prêts à dévaster leur voisinage, qu'il fallût s'élever sur les seigneurs, sur les religieux, ou sur les femmes d'un haut rang qui passaient à leur portée, ne perdaient jamais de vue leur repaire, qu'ils regagnaient prestement si ce repaire était menacé d'une attaque. Toujours garnies d'un nombre d'hommes d'armes suffisant, ces demeures n'avaient pas besoin d'être placées sur des pics inaccessibles pour être défendues, leur garison, toujours au complet, les mettant à l'abri d'un coup de main, voire même d'un assaut.

Le château de Mont-Gilbert, qui donne le titre de cette histoire, appartient ou appartenait à cette seconde catégorie de burgs. Bien qu'il fût situé sur une des premières rampes des montagnes du Forez, il n'en était pas moins placé dans une partie moins accidentée, et, de toutes parts, on pouvait l'aborder, pour s'arrêter toutefois devant ses formidables murailles, qui étaient d'une solidité et d'une hauteur à l'épreuve de tous les engins de guerre employés alors.

Aujourd'hui, les ronces et le lierre ont envahi ces murailles; les ronces couvrent les parties éboulées, le lierre s'élanche contre les pans de murs qui sont encore debout. Tout cela bientôt va disparaître; mais, lors même que le temps aura égrené et nivelé toutes ces pierres, les légendes, elles, resteront; et pour le voyageur altéré, qui passera le soir ou aura été Mont-Gilbert, elles surgront toujours comme ces météores qui, à la tombée de la nuit, s'arrachent de la terre.

Le dernier seigneur de Mont-Gilbert fut un monstre à figure humaine. Tant de cruautés se rattachent à son nom, que les légendes de Mont-Gilbert peuvent bien effrayer le montagnard qui, le soir, est obligé de passer dans le voisinage de ce lieu sinistre.

Ce Gaspard de Mont-Gilbert devait employer toutes ses heures à la recherche de pièges ou de tortures contre la pauvre humanité; et à côté de ce monstre, vivait un ange. Gaspard de Mont-Gilbert avait une fille, Jehanne, depuis son enfance, n'avait plus de mère; livrée à elle-même dans ces hautes et formidables murailles qui la séparaient des champs, au milieu des démons à face de bandits qui eussent dû la détourner du ciel, Jehanne, ayant déjà profondément pensé à l'âge où les enfants heureux et aimés ne connaissent que jeux et tendres caresses maternelles, Jehanne s'était demandée souvent déjà si l's autres hommes étaient aussi pervers, aussi cruels que son père, car elle n'avait de point de comparaison que ses hommes d'armes, bandits subalternes aussi vicieux que lui. Elle n'eût donc pu dire si les autres seigneurs de la montagne étaient aussi inhumains que Gaspard de Mont-Gilbert; mais elle conclut avec elle-même que, dans son impuissance de jeune fille, elle avait peut-être une mission providentielle à remplir dans cette désolation.

En temps de repos, les hommes d'armes de Mont-Gilbert étaient abandonnés au jeu ou à l'ivresse. Gaspard tolérait ou voulait qu'il en fût ainsi; il ne confiait à aucun la surveillance de ses cachots, et, ainsi que fait le tigre, qui contemple longtemps les angoisses de sa proie avant de la dévorer, il allait seul se pourlécher à la vue des souffrances dont il était le dispensateur.

Une fois que Jehanne (ce nom de Jehanne était prédestiné à l'héroïsme) eut arrêté tout son plan dans sa jeune tête, elle se rapprocha de son père, et affecta peu à peu, pour capter sa confiance, des instincts cruels; de sorte que Gaspard, qui n'avait jamais fait attention à son enfant, se prit à la chérir, et toutefois cet homme pouvait chérir quelqu'un. Toujours est-il que lorsqu'il était à Mont-Gilbert, souvent il appelait Jehanne près de lui, qu'il en vint même à lui confier les clefs des cachots lorsqu'il allait en chasse; et Jehanne, qui, par ses femmes, avait des intelligences au dehors, put faire faire des doubles clefs de tous les cachots.

Il lui fallut longtemps et des précautions infinies pour en arriver là, car, à Mont-Gilbert, le soupçon veillait toujours. Mais l'angélique jeune fille sut tromper les argus qui veillaient en l'absence du sire de Mont-Gilbert, et la confiance qu'il avait en sa fille grandissait chaque jour.

« Dieu aveugle ceux qu'il veut perdre! »

Dès ce moment, les habitudes de Gaspard furent changées ou modifiées. Jusqu'alors, jamais aucun des seigneurs du voisinage n'était venu à Mont-Gilbert, du moins à la connaissance de Jehanne. Quelques-uns y parurent d'abord, puis ils y vinrent en plus grand nombre, et Jehanne comprit, par quelques mots échappés à son père, que ces retards devaient amener une entente entre ces seigneurs de la zone intermédiaire, entre les pics et la plaine, pour attaquer tous ensemble le haut, puissant et redoutable seigneur de la Guillerme, Thelabar, qui les menaçait tous.

Un soir, il y avait festival à Mont-Gilbert. Jehanne y assistait. Elle jouait si naturellement son rôle, que son père, émerveillé d'elle, disait, en la montrant, que sa fille lui succéderait dignement, que de son front son tortu de baron



ne tomberait point sur une quenouille; il la présentait enfin à ses pairs comme un joyau inestimable.

Ce que devait souffrir l'angélique jeune fille, nul ne l'a jamais su, car elle a emporté son secret au ciel.

Vers la fin de ce repas, quelques hommes d'armes de Mont-Gilbert, qui avaient fait une sortie, amenèrent un moine quêteur, qu'ils avaient rencontré presque sous les murs de la riche abbaye de Renaison. Ce moine avait un embonpoint si fleuri, et chez lui l'appétit était si impérieux, que, malgré sa position périlleuse, il ne put s'empêcher de jeter un regard de convoitise sur les restes du festin. L'avidité de son regard le perdit.

— On dirait, frère, que tu as faim? demanda Gaspard d'un air paternel.

Le moine ne répondit point, et Gaspard continua :

— J'en suis fâché pour toi, mais toi tu seras forcé, comme l'ours claqueur dans sa tanière, de vivre sur la graisse en te léchant les pattes. Combien de temps pourras-tu vivre sans boire ni manger?

Le moine, de plus en plus frissonnant, ne pouvait répondre.

— Parbleu! reparti en riant l'un des convives, j'ai un bœuf aussi gras que toi, frère, et je serais curieux de savoir lequel de vous deux vivrait le plus longtemps sans nourriture.

Et tous ces hommes repus applaudirent à cette proposition, qui fut acceptée par le seigneur de Mont-Gilbert.

Le lendemain, l'homme et le bœuf furent enfermés : le moine dans un *in-pace*, le bœuf dans un corps de garde abandonné.

Quinze jours après, le bœuf était un squelette, bien qu'il eût léché les murs salpêtrés de sa prison; le moine avait beaucoup maigri, sans doute, mais son état n'avait rien d'extrême, et son visage dénonçait l'abstinence plutôt que la faim.

Un soupçon traversa l'esprit de Gaspard, et le sang, à la suite, envahit son cerveau. Il éteignit sa lampe et ferma brusquement la porte sur le moine, qui le suppliait à deux genoux; puis il s'enfonça de quelques pas dans le sombre couloir, s'étendit sur le sol et attendit.

Pendant ce temps, qui était l'heure habituelle de la sieste de son père, Jehanne préparait, en secret, les provisions qu'elle destinait aux prisonniers. Elle arriva, pleine de confiance, dans le noir corridor et alla droit à la prison du moine. Gaspard entendit les actions de grâces adressées à sa fille : ses dents se serrèrent, ses poings se crispèrent, une exclamation de colère, ou plutôt le rugissement d'une bête féroce, s'arracha de sa poitrine; il bondit, s'élança, et, saisissant Jehanne par un bras, il la traîna derrière lui jusqu'au préau où jouaient en buvant ses hommes d'armes.

— Trahison! trahison! cria-t-il.

Et la malheureuse Jehanne avait déjà ses vêtements en amoncelés, et sur son visage le sang ruisselait. La beauté surhumaine de Jehanne, l'état déplorable dans lequel elle était, sa résignation surtout, eussent dû attendrir les monstres qui l'entouraient; mais les vociférations du seigneur de Mont-Gilbert excitaient au contraire ces guépards, dont quelques-uns, au diapason de leur maître, se précipitèrent sur la jeune fille.

— Arrière! ne la touchez pas! cria Gaspard; son corps et sa vie m'appartiennent. Seul, je suis son juge; quand j'aurai prononcé, vous serez ses bourreaux!

Il réfléchit, puis bientôt il rit sinistrement.

— Ho! vous tous, à l'œuvre! portez du bois au milieu du préau, hurla-t-il, et qu'un de vous aille chercher le moine. Dépêchez-vous, la journée s'avance, et la nuit le feu me fait peur!

Le seigneur de Mont-Gilbert activait ses hommes, qui entassaient des fagots au milieu du préau. Jehanne avait conservé tout son libre arbitre. En elle, nulle défiance ne se montrait. Le moine arriva dans la cour, déjà lacéré, sanglant, effaré.

Ah! ces hommes de Mont-Gilbert étaient, avant tout, des déchireurs de chair humaine!

Le moine, dans son émoi, regarda longuement Jehanne et le bûcher; il ne comprenait rien à ce qui se passait. Tout à coup Gaspard l'éclaira.

— Ma fille a fait manquer l'épreuve que je voulais faire sur toi, lui dit-il; je vais en tenter une autre qu'elle ne déjouera point, car cette fois elle en fera partie. Allons, dit-il à ses hommes d'armes, le feu à ces fagots; nous verrons lequel sera le plus longtemps à brûler, du moine ou de celle qui devait être suzeraine de Mont-Gilbert.

Cet arrêt outrepassa les appétits de l'entourage du sire de Mont-Gilbert. Autour de lui, quelques-uns de ses hommes murmuraient. Mais, du large coteau, qui pendait à son côté, il fit voler la tête de celui de ses hommes qui se montrait le plus véhément contre son arrêt; et les autres se turent et obéirent. Glacés d'horreur et d'épouvante, ils virent Jehanne et le moine jetés sur le bûcher; le moine évanoui, Jehanne aussi vivace qu'elle l'était la veille : seulement ses lèvres étaient agitées par la prière.

Bientôt les deux victimes furent entourées par les flammes, à travers lesquelles on les voyait, le moine se tordant, avec un râle effroyable pour agonie, la jeune vierge, elle, le visage calme, souriant, inspiré, les bras levés au ciel,

comme pour en recevoir la palme que son œil radieux y voyait tendue vers elle.

Puis le moine et la vierge disparurent dans le brasier qui pétille longtemps.

Ce fut le dernier crime de Gaspard de Mont-Gilbert.

Cependant, malgré la hauteur des remparts et l'épaisseur des murailles, le bruit de cette infanticide férocité se répandit dans les montagnes, où les Jacques commençaient, depuis la défallance de leurs seigneurs à Poitiers, sortant de leur léthargique patience, à se compter et à juger ceux devant qui, jusqu'alors ils s'étaient inclinés humbles, « *tailleables et corvéables à merci*. » Comme une traînée de poudre éclata le soulèvement général des vassaux de Mont-Gilbert; et ils étaient nombreux! Un matin, l'orage populaire tomba sur Mont-Gilbert.

Ces hommes qui, la veille, tremblaient au nom de Gaspard, à cette heure criaient : A mort! sur lui. Les remparts, résistants aux catapultes, furent renversés et comblés des douves. La vindicte humanitaire se rua alors sur le château, et le baron de Mont-Gilbert fut pris dans le couloir des cachots, puis pendu, comme un vilain, au falot de la plus haute de ses tours. La forteresse fut démolie, et son nom enseveli sous ses ruines porte pour épitaphe — Maudit!

Bien des siècles après le crime et l'expiation, un jour, une bande joyeuse s'épanouit sur les ruines de Mont-Gilbert. C'était par une splendide matinée de printemps, qu'une dizaine de jeunes filles fleurissaient par leurs ébats, ces vieux débris, comme en mai les marguerites fleurissent un cimetière. Ces jeunes filles venaient de Ferrières, gros bourg où les fées règnerent jadis. La plus âgée de ces jeunes filles n'avait pas vu dix-sept fois la floraison de l'au bépine.

Une famille créée récemment arrivée à Ferrières fournissait, à elle seule, cinq de ces promeneuses; trois sœurs et deux cousines.

Les cinq étrangères avaient galvanisé la nonchalance des jeunes filles du bourg, et, toutes réunies, elles visitaient les beaux sites qui entourent Ferrières. Le rocher Saint-Vincent et les restes de la chapelle et du donjon des comtes de Pyramont, où Harize, et ses lutins gardent encore un trésor; le Mont-Oncel, au sommet duquel trois départements se rencontrent, l'Allier, la Loire et le Puy-de-Dôme, qui déroule au loin, à l'œil ébloui, sa riche Limagne. Au sommet du Mont-Oncel, une roche sourcilieuse porte le millésime de 1811.

Dix-huit cent onze! époque culminante de la gloire de celui qui rêva de donner à sa forme au monde comme Alexandre au mont Athos.

Au pied du Mont-Oncel, dans le bois de Cherechouette, les jeunes filles, sur les bords de la fontaine de Crédoigne, aux eaux glacées, dans lesquelles le cristal se brise, les promeneuses faisaient une riche récolte de fraises et de framboises au parfum exquis. Pour rentrer à Ferrières, en traversant le village des Pions, village admirablement situé dans une prairie encadrée de chênes géants et si antiques, qu'ils ont pu voir les Druides excitant les Gaulois à l'encounter de César, les promeneuses longeant les bords du Sichon, qui nourrit des truites merveilleuses sous les roches que, dans un jour de jalousie fureur contre la beauté de la fille d'un seigneur de Ferrières, les fées firent choir dans le Sichon, afin que l'obstacle mis à ses eaux leur fit noyer la vallée et la belle qui leur portait ombrage. Hélas! les fées étaient femmes! De la grotte immense, leur riante demeure, elles guettaient le travail destructeur du Sichon, qui se borna à creuser devant la grotte des fées le gouffre qui avala les eaux, dont le trop-plein reprit son cours paisible et limpide à travers monts et vallées jusqu'à l'Allier.

L'aventureuse imagination des montagnards est en commerce habituel avec les habitants du Géniatan, sans dédaigner, bien loin de là, ceux du sombre empire. Aussi la grotte des fées, avec ses merveilles hiéroglyphiques excitait les jeunes filles à trouver le sens qu'elles supposaient aux stalactites et aux stalagmites qui la décoraient; mais une barrière infrangible les séparait toujours du pourquoi après lequel elles couraient.

Dieu veut que la natre Sphinx nous garde des mystères!

Parmi ce bouquet de jeunesse, explorant la montagne, les cinq créoles étaient charmantes; à côté d'elles, quelques-unes des jeunes indigènes eussent été jolies aussi, sans le vermillon trop généralement répandu sur leur visage par l'air vivifiant de la montagne. Dans cette bande joyeuse, une faisait exception par sa chétivité et la petitesse de sa taille. Peut-être était-elle la plus âgée de ses compagnes, et pourtant à peine lui eût-on donné dix ans. Son petit visage, par ses traits, n'était pas laid, mais il était si jaune et si maigre, qu'on eût dit celui d'une petite momie gracieuse, s'il n'eût été animé, fait vivant par les plus beaux yeux bleus de ce monde.

Cette jeune fille, d'une nature essentiellement nerveuse, impressionnable, au molindre bruit, au plus léger contact, i des soubresauts qui lui avaient valu de ses compagnes

le surnom de *Peur de tout*, auquel elle répondait aussi volontiers, en en riant, qu'au nom de Jeannie qu'elle avait reçu à son baptême.

C'était elle qui avait fait des ruines de Mont-Gilbert le but préféré des promenades des jeunes filles; Jeannie réédifiait si logiquement le sombre burg, elle en évoquait les ombres avec une telle maestria, que c'était à croire qu'elle avait vécu avec elles, et qu'elle avait vu ce qu'elle en disait. Les dimanches, toute la société de Ferrières allait en promenade, et ces jours-là des goûters pique-niques étaient servis sur l'herbe, au bord de l'étang Palabo, où dans les ruines, si le soleil était trop ardent ou que l'orage menaçât. Les épaves de ces goûters de *Gamache* nourrissaient toute la semaine *Philéon et Baucis*, ainsi que les espiègles appelaient un vieux couple, vivant à quelques cents pas de la ruine, et répondant, le mari au nom de Pierrat, la femme à celui de Dode.

Dans sa jeunesse, Pierrat, habile sonneur de musette, avait électrisé les danseurs de toutes les fêtes patronales à dix lieues à la ronde. Ah! comme il enlevait une bourrée ou une sauteuse! Aux sons de sa cornemuse, tous jarrets devenaient d'acier! La Dode le suivait dans les fêtes pour y vendre des dans, des goûters et des pompes aux pommés, friandes pâtisseries au goût des montagnards, ainsi que des rubans bleus chargés de devises saintes. En entassant sols sur liards, le couple put se construire une chaumière dans le voisinage de la ruine, qui fournit la plupart des matériaux. Pierrat et la Dode, en voyant leur solitude hantée et animée par les jeunes filles, virent aussi par elles s'augmenter leurs ressources. Pierrat, en leur vendant des paniers qu'il tressait avec les roseaux de l'étang Palabo, et en fabriquant pour elles de légères et longues échelles en sapin, à l'aide desquelles, au risque de se rompre le col, agile et souple comme un lézard, *Peur de tout* grimpa la première aux étages élevés que l'absence d'escaliers avait conservés inexploités. Une fois dans les ruines, la transformation qui se faisait en Jeannie était telle, qu'il fallait croire qu'elle rentrait au giron d'une aïeule.

Des étages élevés, où Jeannie les fit grimper, les curieuses, artistes inconscientes, restaient stupéfaites par l'admiration à contempler Chappe, un bijou de granit se reflétant dans l'étang de Palabo, qui lui sert de miroir, et la plaine accidentée qui mène à Châtelmontagne.

Dans ces ascensions fréquentes, les jeunes filles devinrent aussi adroites que les cueilleurs surpris par elles dans les hêtres, où ils grignotaient faïnes et noisettes à l'entrée de leurs nids.

Jours de soleil et jours d'orage tombent dans le passé; septembre commençait. C'était un samedi, veille du jour que devait être célébrée la Saint-Fiacre, fête patronale de Ferrières.

Le jeune bataillon féminin s'était grossi d'une douzaine de cousines et de frères échappés des collèges pour quelques semaines de vacances.

Dans ces montagnes, les liens de parenté sont respectés encore, et l'hospitalité y est pratiquée avec une rigidité dogmatique autant que cordiale, et sans qu'on s'inquiète des impérieuses innovations du luxe moderne. Bonne mine d'hôte, repas plantureux, répétés quatre fois par jour, repas arrosés des meilleurs vins de *Créchy*, de la *Roche* ou de *Ris*, de ce clos de la Galaise qui prisaient Henri IV, ou de ce vin blanc sec et pétillant du *Coran*, qui vaut, ma foi, le champagne. A ces réunions, la franche joie, qui vient du cœur, régnait sans que jamais un nuage envieux vint lui faire éclipse.

MADÉLINE DE BENNEPINS.

(La suite au prochain numéro.)

SAIGNEMENT DE NEZ

L'écoulement de sang par les narines a reçu, en médecine, le nom d'*épistaxis*, de deux mots grecs qui signifient tomber goutte à goutte. Cette affection, qui peut être quelquefois très-grave, atteint plus particulièrement les enfants, les jeunes gens et les jeunes personnes. L'écoulement sanguin s'arrête, le plus souvent, de lui-même, après quelques minutes; mais il arrive aussi parfois qu'il se prolonge longtemps, et dans ce cas, il est toujours plus ou moins dangereux, surtout lorsqu'on n'a pas sous la main un homme de l'art pour apporter un prompt secours.

Les causes de l'épistaxis sont très-diverses et souvent de nature tout opposée. C'est ainsi que les personnes atteintes d'anémie y sont peut-être plus exposées que celles douées d'un tempérament sanguin et pléthorique. Les changements brusques de température, les excès de froid et de chaud, l'exposition aux rayons d'un soleil ardent, sont autant de causes qui déterminent l'épistaxis, en provoquant une congestion cérébrale. Elle succède quelquefois à une chute, à une contusion du nez, à l'irritation produite par le contact d'un corps étranger ou par l'arrachement des poils; d'au

tréfonds ce sont les efforts de toux, les étournements qui produisent le même résultat. Dans quelques cas, le saignement de nez remplace une fluxion périodique momentanément suspendue ou sur le point de s'établir. On l'observe encore dans le commencement des maladies de foie, au commencement de la fièvre typhoïde, de la rougeole, de la scarlatine et de la petite vérole. En tous cas, l'épistaxis n'est grave qu'autant qu'elle est très-abondante ou qu'elle survient fréquemment chez des sujets débiles. Lorsqu'elle remplace une perte sanguine périodique, il ne faut pas songer à l'arrêter; mais il faut se garder de tomber dans une erreur populaire d'après laquelle, considérant les saignements de nez comme favorables à la jeunesse, on chercherait plutôt à les provoquer qu'à les combattre.

L'épistaxis apparaît souvent d'une manière brusque et inattendue; plus rarement elle est annoncée par quelques signes précurseurs, tels que somnolence, douleurs frontales, pesanteur de tête, éblouissement, vertige, bourdonnement d'oreilles, battements des artères temporales, malaise général. Tous ces phénomènes précurseurs, symptômes d'une congestion céphalique plus ou moins intense, peuvent se prolonger depuis quelques heures jusqu'à deux ou trois jours; puis survient de la sécheresse, du prurit dans les fosses nasales, et tout d'un coup le sang s'écoule, tantôt goutte à goutte, tantôt par un petit filet continu. Si le malade est assis ou debout, le sang s'échappe par l'orifice antérieur des fosses nasales; s'il est couché, le liquide tombe par l'orifice postérieur, dans le pharynx, dans l'estomac même, et alors c'est par crachements qu'il est rejeté au dehors. Ce phénomène se produit surtout lorsque l'hémorragie a lieu pendant le sommeil. Dans ce cas, les malades effrayés à leur réveil vont aussitôt consulter leur médecin pour lui raconter qu'ils *crachent le sang*. Cette circonstance n'aggrave en rien l'épistaxis. Le sang s'écoule ordinairement par une seule narine, quelquefois par les deux en même temps et, lorsqu'il s'échappe en abondance, l'écoulement a lieu tout à la fois par l'orifice antérieur et par l'orifice postérieur des fosses nasales.

La quantité de sang perdu varie selon la durée de l'hémorragie, elle peut s'élever depuis 20 à 100 grammes jusqu'à plusieurs kilogrammes. On cite l'exemple d'un homme qui perdit en dix jours 75 livres de sang. Ces cas, heureusement fort rares, peuvent entraîner la mort immédiate. L'écoulement sanguin, lorsqu'il se prolonge, n'a jamais lieu d'une manière continue; il s'arrête de lui-même, après quelque temps, par la formation dans les cavités nasales d'un caillot qui oblitère les vaisseaux ouverts et suspend ainsi l'hémorragie; mais, au bout de quelques minutes ou de quelques heures, le patient éprouve un sentiment de lourdeur et de prurit dans le nez, il étourne, les caillots sont chassés et l'épistaxis recommence. Dans certains cas on voit l'hémorragie reparaitre tous les jours ou tous les deux jours à la même heure sans qu'on puisse se rendre compte des causes qui la provoquent.

Le saignement de nez est une affection qui ne présente ordinairement aucune espèce de gravité; il est même suivi de soulagement toutes les fois qu'il a été précédé de symptômes indiquant une congestion céphalique. Celle-ci disparaît aussitôt. Cependant, lorsque la perte de sang est considérable, lorsqu'elle se renouvelle trop souvent ou qu'elle a lieu chez des personnes d'un faible tempérament, il peut en résulter un état anémique d'autant plus dangereux qu'il prédispose à la phthisie pulmonaire. Enfin, dans quelques cas, on a vu l'épistaxis se terminer par une syncope ou par la mort.

**Traitement.** — L'épistaxis, quoique toujours la même en apparence, demande cependant à être traitée d'une façon différente, selon les causes qui la provoquent. Ainsi, lorsqu'elle survient chez une personne douée d'un tempérament sanguin et pléthorique, il faut appliquer au-dessus de la cheville de chaque pied une ou deux sangsues dont on laisse saigner les piqûres pendant vingt minutes environ en mettant les pieds dans un bain tiède. Si l'on a affaire, au contraire, à un sujet anémique ou lymphatique, il faut le soumettre à un régime tonique composé principalement de viandes noires saignantes, de vin de quinquina et de poudre de fer prise à petite dose au commencement des repas. Lorsque le saignement de nez remplace une fluxion de sang périodique, il faut le respecter, mais s'appliquer à rappeler cette fluxion si elle n'est que momentanément suspendue, ou bien à la faire naître si elle n'a pas encore paru. Quant à l'hémorragie elle-même, on la combat par différents procédés en commençant par les plus simples. On fait d'abord relever la tête au malade, on lui applique des compresses d'eau froide ou glacée sur le front, sur le nez et sur les tempes, en l'obligeant à tenir les deux bras sur la tête. Si cela ne suffit pas, on le déshabille, et, sans le prévenir, au moment où il s'y attend le moins, on lui applique brusquement au milieu du dos un corps très-froid, comme un fer à repasser, une forte clef ou un morceau de marbre. L'ébranlement produit par cette sensation subite arrête le plus souvent l'épistaxis. En cas d'insuccès, on applique sur les membres inférieurs de dix à douze siropismes Rigollot qu'on change de place au bout de dix minutes, de façon à obtenir la rubéfaction complète des jambes et des cuisses. On peut encore, au moyen d'une petite seringue en verre, injecter dans les narines une forte décoction d'eau de

feuilles de noyer ou d'écorce de chêne. Mais ce liquide est avantageusement remplacé par la solution suivante :

Perchlorure de fer à 30°..... 20 grammes.  
Eau..... 10

Après avoir injecté ce liquide dans le nez au moyen de la seringue, on roule en forme de cône allongé deux bourdonnets de charpie ou de coton, on les trempe dans la même solution et on s'en sert pour boucher les fosses nasales. Il est très-rare que ce dernier moyen ne soit pas couronné de succès. On ne retire les bouchons de charpie ou de coton que deux ou trois jours après l'opération.

Dans les cas où l'épistaxis se produit tous les jours à la même heure, on la prévient assez facilement en administrant, trois heures environ avant l'accident, deux pilules de vingt-cinq centigrammes chacune de sulfate de quinine. Ce traitement doit être répété pendant quatre ou cinq jours.

DOCTEUR IZARD

## LES MENUS DE LA SAISON

Octobre.

### MENU D'UN DINER DE FAMILLE

Potage à la Saint-Germain.  
Vol-au-vent de quenelles de poisson.  
Perdrix aux petits oignons glacés.  
Filet de bœuf rôti garni de pommes.  
Langouste, sauce au homard.  
Croq ueubouche de petits choux à la crème.

La purée à la Saint-Germain, je l'ai dit dans le temps, est une purée de pois verts qui reparaissent en ce moment, et d'une chiffonnade de cerfeuil avec garigouche de pois verts. — Chacun a la recette pour la *sauce au homard*. — Il en est une fort goûtée, composée de l'intérieur du homard, à l'exception des chairs blanches, d'huile verte, de moult, de fines herbes, d'échalotes écrasées, de gros poivre, d'un peu d'assiette de Bordeaux et du jus d'un citron. Avis aux amateurs.

LE BARON BRISSE.

## REVUE DES MAGASINS ET DE L'INDUSTRIE

Les chapeaux pour la saison d'hiver, de M<sup>me</sup> Mélanie Percheron, 24, rue de la Paix, ou 30, rue Vivienne, ont un cachet d'élégance et de bon goût, qui sera apprécié par les femmes comme il faut. Parmi les formes nouvelles créées par cette maison, citons *le Berger*, chapeau de feutre havane à fond mou, de faille de même nuance, avec touffes de roses cerise sans feuillages, posées sur le retroussis audacieux du chapeau. *Le Van Dyck*, *le Rubens* aux larges bords, à la calotte haute, couverts de plumes et de fleurs; *les Melons*, semblables aux chapeaux masculins du même nom, plus sobres d'ornements, simplement garnis de galon et d'ailes d'oiseaux exotiques plantés sur le côté.

Nos abonnées ont pu juger, par la variété de nos dessins, de la valeur des modèles de layettes éditées par la maison de *l'Enfant Jésus*.

Cette maison ne se contente pas d'habiller les enfants suivant les préceptes de l'hygiène et de l'économie, elle donne aussi aux bébés l'aliment le plus sain pour eux : un lait absolument pur de tout mélange, transporté dans des boîtes en grès, disposées de façon à conserver au lait sa chaleur naturelle et son goût savoureux.

C'est une vérité bien connue que la maison de la *Compagnie Irlandaise*, 36, rue Tronchet, est la première du monde pour sa spécialité de mouchoirs. Dans ses magasins, on peut faire le choix le plus varié, depuis les mouchoirs les plus simples jusqu'aux plus merveilleux et aux plus riches, avec les chiffres en rapport avec le luxe ou la simplicité désirée.

Demandez à une femme le secret de sa jolie taille, dix fois sur douze, si elle est franche, elle vous répondra en vous donnant l'adresse de sa corsetière, qui, la plupart du temps, sera celle-ci : maison *De Plument*, rue Vivienne, 33. Les corsets de M. *De Plument* sont, en effet, d'une coupe et d'une élégance irréprochables. Que l'on choisisse le *corset cage*, le *corset Elise*, le *corset Sultan*, on est également assurée d'être satisfaite de son acquisition.

Le jupon articulé et la tournure sont, avec le corset, les articles exclusifs de la maison *De Plument*; cette spécialité lui permet d'apporter plus de soins à la confection de ces objets que si elle en embrassait un plus grand nombre.

Chaque jupon, chaque tournure sont établis en vue d'un but déterminé, et l'on trouve dans cette maison un choix extrêmement varié de ces suppléments intimes de la toilette. Ce sont les tournures *marquis*, *Angot* et *Du Berry* que l'on demande le plus; en jupons, il faut nommer surtout le *jupon froignon*, le *jupon royal*, le *jupon papillon*, le *jupon Valentine*, etc.

A la campagne et aux bords de mer, il est peu de visages qui n'aient subi les atteintes du hâle, et, naturellement, toute femme élégante et soignée de sa beauté, désire, à son retour à Paris, faire disparaître les traces de la vie campagnarde. Pour y parvenir, il est un moyen certain,

c'est de faire un usage régulier du *lait antipéthyque* de Candès, 26, boulevard Saint-Denis. En l'employant additionné d'eau, on obtient une excellente eau de toilette.

Une lettre de 1646, découverte dans la riche collection d'autographes du comte de B..., a révélé le secret de la jeunesse perpétuelle de Ninon de Lenclos.

Par acte authentique passé par-devant M<sup>re</sup> Yvert, notaire à Paris, l'*Office hygiénique* a acheté la précieuse formule de cette eau merveilleuse.

*La Rosée du visage (ragiada del viso)*, ainsi désignée par le docteur Fortunio Liceti, de Padoue, et appelée de nos jours *Rosée d'Orient*, efface infailliblement les rides du visage. Les personnes qui se servent de cette rosée bienfaisante se rient des efforts du temps, incapables de tracer sur leur visage son sillon indiscret; elles conservent, en dépit des années, un visage frais et juvénile.

Aux personnes qui veulent être conseillées sur le choix de leurs parfums, nous dirons :

La violette de Parme, par la suavité de son parfum, répond à tous les goûts; sous ce rapport, rien ne peut rivaliser avec l'*Eau de toilette de Pinaud*, avec son extrait de violette pour mouchoir, avec sa pommade et sa poudre de riz, également à la violette de Parme.

Tous les savons de la maison Ed. Pinaud et Meyer, boulevard des Italiens, 30, ont été médaillés, depuis le savon des enfants, à 50 centimes le pain, jusqu'au savon nymphéa, une vraie crème onctueuse, d'une exquise élégance.

Le lait d'Hébé est un talisman incomparable pour la conservation de la beauté, de la fraîcheur et de la transparence du teint.

Pour les soins du visage, rien ne saurait mieux remplacer le savon que la *pâte calidernique*, propriété exclusive de la maison Ed. Pinaud.

La science opère véritablement des prodiges; ne vient-elle pas de trouver le moyen de faire vivre et prospérer, au milieu des appartements, les plantes auxquelles une terre féconde et riche est le plus nécessaire.

C'est le *Floral* qui accomplit ce miracle. En arrosant de cette eau la terre, quelle qu'elle soit, argile ou sable, dans laquelle une tige est plantée, on donne à la plante toute la nourriture qu'elle pourrait puiser dans le plus riche humus.

Le *Floral* coûte, dans son emploi, environ 1 centime par plante pour une année; un kilogramme de *floral* fournit près de 40,000 arrosages. Quelle facilité offerte aux amateurs d'horticulture en chambre!

Le *Floral* se trouve, 38, rue Notre-Dame-des-Victoires, à l'Agence centrale des agriculteurs.

Plusieurs de nos lectrices ont écrit à la maison du *Sphinx* : «Pouvons-nous prendre un abonnement à vos cours qu'ils soient commencés depuis deux mois, et ne perdrons-nous pas les leçons préliminaires?» M<sup>me</sup> Bougy répond à cette question : «Le cours n'est pas œuvre suivie; on montre à chacune des abonnées, tour à tour, l'ouvrage qui lui plaît le mieux; on commence une broderie Renaissance avec celle-ci, on fait une petite brasserie avec une autre; quittant ou reprenant tour à tour le crochet ou la navette, le moule à frivolité ou l'aiguille à tapisserie, on se conforme entièrement au désir de chaque personne. Le cours d'ouvrage est donc, en résumé, une leçon de deux heures, où chaque élève apprend, quand elle veut, ce qu'elle veut savoir, pour un prix des plus minimes. Ces cours ont lieu tous les jeudis, dans le salon de famille qui leur est ouvert, 55, avenue de l'Opéra, au coin de la rue Louis-le-Grand.

### ERRATUM

Il est important de rectifier une erreur typographique commise dans le dernier courrier de la *Revue*. L'adresse de la maison Viard, où se trouve la *veloutine* de ce nom, est 2, place du Palais-Royal, et non 3, comme il a été imprimé par erreur.

### REBUS

ITALIE, RUSSIE SUISSE  
BELGIQUE TURQUIE d'EUROPE



Explication du dernier rebus : Heureux Duruol!... effleurer la mer et la mort aussi près, sans s'en laisser atteindre.

Paris. — A. Bourdilliat, imprimeur-gérant, 13, quai Voltaire.